

LE BIENHEUREUX JEAN DE MONTMIRAIL

CHAPITRE PREMIER

Naissance - éducation et mariage de
Jean de Montmirail

Il existe dans la partie de la Champagne appelée la Brie, une petite ville fort ancienne qui emprunte son nom à son remarquable site : c'est Montmirail¹. Là est né, en 1165, Jean, fils d'André, seigneur de cette cité, et d'Hildiarde d'Oisy. Sa famille possédait de grands biens, et justifiait, par la pratique de la charité, les dons de la Providence. Ses ancêtres s'étaient illustrés par des services rendus au pays. Des chartes conservées encore de nos jours témoignent à la fois de leur dévouement à la religion et de leur munificence éclairée. L'un d'eux, nommé Gaucher, propriétaire de domaines importants dans la Brie, y avait fait bâtir un bourg connu sous le nom du Fort ou de la Ferté-Gaucher ; et il était parvenu à s'allier au comte de Champagne, ce descendant de Charlemagne, dont les états dépassaient la mesure et l'importance d'un petit royaume.

1 *Mons mirabilis*, montagne admirable.

Le comté de Champagne possédait Montmirail parmi ses dix-huit cents fiefs ; en mariant l'une de ses filles à Gaucher, il lui avait donné cette ville pour dot, à condition que l'aîné de ses petits-fils en porterait le nom, et rendrait hommage à lui et à ses successeurs. Les héritiers de Gaucher exercèrent sur leurs vassaux une salutaire influence, fondèrent une église et contribuèrent à rétablissement de maisons religieuses : l'un avait appelé les moines de Saint-Augustin ; l'autre, ami de saint Bernard, en avait obtenu pour Montmirail un prieuré de Clunistes. En attirant ainsi dans leurs terres des hommes, énergiquement trempés pour les luttes de l'esprit et de la charité contre les sens et l'égoïsme, des amis des pauvres, des malades, des vieillards et des infirmes, ils avaient en même temps : créé des foyers permanents de prières, d'études, de lumières et de zèle pour le salut des âmes.

Quant à la mère de Jean, cette noble héritière de la maison d'Oisy avait apporté au seigneur de Montmirail, avec d'immenses richesses, un notable accroissement de puissance ; ses gracieuses vertus mettaient le comble au bonheur d'André. Cependant une bénédiction semblait refusée à cet heureux mariage : c'était celle de la fécondité. Plusieurs années s'écoulèrent dans une attente toujours trompée ; mais la confiance des époux ne se lassa ni de prier ni de multiplier les aumônes, et leur persévérance fut récompensée.

Dès ses plus tendres années, le petit Jean unissait à ses charmes extérieurs une docilité, une gentillesse, une gaieté charmantes. Hildiarde cultivait et développait avec joie les gracieuses dispositions de son enfant ; elle l'habitua de bonne heure à tourner souvent ses mains et son cœur

vers le Ciel ; elle lui apprenait la compassion envers les malheureux ; elle lui faisait déjà savourer les délices secrètes attachées au service de l'indigent. Mais elle ne jouit pas longtemps des douceurs de la maternité. Elle allait peut-être s'attacher à ce monde par des liens trop étroits qui auraient affaibli son désir de gagner le Ciel. Une mort très-prématurée, en lui assurant l'éternelle félicité, vint la ravir à la tendresse de son époux et montrer à ce seigneur la fragilité des prospérités d'ici-bas. André ressentit vivement le coup dont il était frappé, et sa douleur fit assez voir combien il appréciait le trésor dont il était privé. Les caresses de son fils le rattachèrent à la vie. La précoce intelligence de Jean semblait deviner qu'il devait être un ange consolateur ; sa mère lui en obtint les grâces, et il sut en remplir la mission avec un tact et un succès qui ne se rencontrent pas ordinairement. Après plusieurs années de deuil et de tristesse, André, préoccupé de l'avenir de son enfant, bien décidé à ne le confier à aucune main étrangère, chercha, dans un second mariage, à lui ménager les soins et l'attachement d'une seconde mère. Il ne se préoccupa ni de la naissance ni de la fortune ; il voulut, avant tout, choisir une personne dont l'intelligence et les vertus pussent garantir à sa vigilance paternelle une assistance, dont il ne croyait pas pouvoir se passer. Dieu bénit la droiture de ses intentions ; et sa nouvelle compagne, nommée, à l'occasion de son mariage, comtesse de la Ferté-Gaucher, répondit avec un zèle éclairé aux exigences de sa position. Privée elle-même d'enfants, elle aima toujours Jean comme on aime un fils unique. Sans cesse occupée de son éducation, elle ne confiait à personne cette surveillance de tous les instants si utile à la bonne direction des facultés physiques et morales.

Elle partageait les journées de l'enfant entre les exercices du corps et ceux de l'intelligence ; mais elle plaçait au premier rang les conseils et les leçons capables de porter ce jeune coeur à la pratique de la vertu. Jean était destiné à exercer une grande influence sur ses contemporains ; il convenait de le préparer aux travaux et aux périls de la guerre ; il devait recevoir une instruction solide, acquérir toutes les connaissances indispensables pour bien gouverner ses domaines et rendre la justice à ses vassaux. Or, pour donner à la culture de son esprit sa véritable valeur, il importait d'y mettre la science aux ordres d'une âme éclairée par les lumières de la foi ; il fallait rendre cette âme digne de commander aux autres ; par le généreux empire qu'elle sut exercer sur elle-même ; en un mot, c'était surtout sur le coeur et sur la volonté qu'il fallait agir et concentrer les plus sérieux efforts. Ce principe essentiel de toute éducation chrétienne présidait à celle de Jean ; plus tard il devint le germe de sa sainteté. Les maximes du monde purent l'éblouir quelque temps et frapper de stérilité plusieurs années de sa brillante carrière ; mais sa foi ne périt pas confiée à une terre riche et bien préparée, elle y poussa de profondes racines, et finit par produire des tiges chargées de fleurs et de fruits merveilleux.

Des exercices proportionnés à ses forces assouplissaient ses membres et fortifiaient sa santé. C'est ainsi qu'il faisait à pied de longues courses et gravissait des montagnes. Il apprit de bonne heure l'art de l'équitation, et y acquit une habileté peu commune. Il s'habitua à porter de pesantes armures, et maniait avec une singulière dextérité la lance, la hache, l'épée, qui décidaient à cette époque du sort des batailles. Quelquefois il faisait de petites guerres, assiégeait

des places fortes simulées en terre et en gazon. Plus tard, il allait à la chasse, tantôt pour s'emparer du gibier, à l'aide du faucon, le plus beau et le plus agile des oiseaux de proie ; tantôt pour délivrer le pays des ravages des loups et des autres animaux malfaisants.

Quand il rentrait au château de Montmirail, Jean trouvait un tout autre emploi de son temps ; il reposait son corps en cultivant son intelligence. La littérature, la poésie, le droit coutumier, la langue latine et ses chefs-d'oeuvre, l'histoire avec ses conclusions pratiques toujours puissantes pour porter au bien, la biographie des hommes illustres et surtout la vie des saints, se partageaient ses heures et son attention. L'Ancien et le Nouveau Testament augmentaient sa foi, son amour pour Dieu et son désir de le bien servir. Son éducation était forte, parce qu'elle était éminemment religieuse. Sans contester l'importance des facultés physiques et des exercices du corps, on lui faisait comprendre l'incomparable supériorité des dons de l'âme. En appelant son admiration sur les beautés de la nature, on les lui montrait comme un pâle reflet des splendeurs célestes. En lui expliquant les meilleures règles du droit civil et politique, on ne manquait pas de remonter aux lois divines comme à leur source la plus pure. Enfin les événements historiques se déroulaient à ses yeux comme une confirmation sans cesse renouvelée de la parole de Dieu et de ses infaillibles décrets.

Cette éducation à peine terminée, André voulut présenter son fils à la cour du roi de France Louis VII. Tout, excepté l'âge ; semblait conseiller une telle démarche : l'extérieur remarquable de Jean, son adresse à manier les armes, l'amabilité de son caractère, la distinction de son intelli-

gence étaient faits pour tenter l'orgueil paternel. Peut-être aussi le seigneur de Montmirail pressentait-il les approches de la mort ; peut-être voulait-il entourer de son expérience les débuts de son unique enfant, et l'aider à se bien poser au milieu des grands de la terre. Les espérances d'André ne furent pas déçues ; les succès du fils dépassèrent même les prévisions du père, Philippe Auguste, l'héritier présomptif de Louis VII, était le contemporain de Jean ; le même jour les avait vus naître ; cette circonstance les rapprocha promptement. Les attrayantes qualités du jeune seigneur ne tardèrent pas à lui concilier l'affection du prince ; les années ajoutèrent encore à ce mutuel attachement ; et quand Philippe Auguste monta sur le trône, les soucis du pouvoir, loin d'affaiblir son amitié pour Jean, parurent, au contraire la rendre plus étroite et plus vive. Le roi connaissait à fond ce coeur loyal, incapable de dissimuler, prêt à affronter tous les périls pour servir la cause de son souverain. Il l'appréciait à sa valeur, lui confiait ses projets, le consultait en toute circonstance et avait une haute estime pour son opinion. Aussi le seigneur de Montmirail jouissait-il à la cour d'un crédit exceptionnel ; mais il n'en usait pas pour obtenir des faveurs personnelles ; il le mettait à profit pour obliger les autres et leur rendre beaucoup de services. Il trouvait dans la générosité de son caractère le rare secret de se faire pardonner son influence, et il parvenait ordinairement à déjouer les pièges de l'envie, si ardente à dénigrer ce qui s'élève, si prompt surtout à s'attaquer aux plus hautes renommées. Entouré d'une bienveillance universelle, il semblait destiné à tous les succès, et les triomphes de l'amour-propre paraissaient vouloir s'accumuler sur sa tête pour l'éblouir et le frapper de vertige. Il avait eu le

malheur de perdre son père depuis quelque temps. Dans l'ensemble de sa situation, il y avait pour son âme des périls qui n'échappaient pas à la vigilance dévouée de sa belle-mère. Aussi la comtesse de la Ferté-Gaucher heureuse du bonheur de Jean, redoutait-elle pour ses moeurs les enivrements de la fortune. Du fond de sa retraite, elle priait Dieu d'incliner le coeur de son enfant vers les sérieuses pensées du mariage, espérant par ce moyen le soustraire aux dangers et aux entraînements de la cour. Elle entreprit dans ce but des démarches bientôt couronnées de succès. Vers l'année 1185 ; elle réussit à unir Jean à une jeune personne remarquable par sa naissance, sa fortune, sa beauté et ses vertus : c'était Helvide de Dampierre, d'une illustre maison, devenue la tige des ducs de Bourgogne, des rois de Navarre, des empereurs d'Allemagne et de Constantinople.